

Siguifin Amala Dianor Kaplan / Cie Amala Dianor

Création 2022
Mardi 18 octobre
20h – T900



Prochainement

Mardi 8, mercredi 9 & jeudi 10 novembre
20h – T400

First Memory · Noé Soulier

Habitant-es d'un paysage blanc en constante transformation, sept interprètes tissent une chorégraphie de gestes curieusement familiers. Dans un jeu de va-et-vient entre le visible et l'invisible, le contrôlable et l'imprévisible, la gestualité se propage à tout l'espace. Dans cette création chorégraphique musicale et plastique, Noé Soulier approfondit la question du rapport entre geste et mémoire.

—
Soirée enfant : jeudi 10 · 3€ par enfant, sur réservation (nombre de places limité)

Infos pratiques

Le Quai
Cale de la Savatte, 49100 Angers

—
contact@cndc.fr
02 44 01 22 66
www.cndc.fr

Instagram & Twitter : @cndc_angers Facebook : /cndc.angers

—
Pour réserver vos places et adhésions, rendez-vous sur l'application du Quai, sur la billetterie en ligne lequai-angers.eu ou par téléphone au 02 41 22 20 20

Partenaires



Le Cndc - Angers (Centre national de danse contemporaine) est une association Loi 1901 subventionnée par le Ministère de la Culture – DRAC des Pays de la Loire, la Ville d'Angers, la Région des Pays de la Loire et le Département de Maine-et-Loire.

Siguifin

Dans les mythologies, les « monstres » reflètent des aspirations, des peurs et des idéaux. À la manière d'un cadavre exquis, les chorégraphes Amala Dianor, Alioune Diagne, Naomi Fall et Ladj Koné composent une créature de sang-mêlé. Neuf interprètes originaires du Sénégal, du Mali et du Burkina Faso lui donnent vie.

Comment naissent les chimères ? Certaines émergent des cadavres exquis, ce jeu de dessin collectif et faussement naïf prisé des surréalistes. Avec *Siguifin*, qui signifie « monstre magique » en bambara, le chorégraphe Amala Dianor transpose les logiques de cet exercice de papier à la scène et aux gestes. Trois chorégraphes, originaires de trois pays limitrophes dans l'aire linguistique bambara, composent chacun-e, avec trois jeunes interprètes et à partir de leurs danses propres, une partie du puzzle : Naomi Fall au Mali, Ladj Koné au Burkina Faso et Alioune Diagne au Sénégal. Amala Dianor, quant à lui, coud ces volets ensemble avec comme fil rouge cette interrogation, laissée ouverte : « Quel est le présent de ces artistes, quel futur construisent-ils ensemble en dialogue avec le monde ? » Cette écriture collective accouche d'une créature dont les neuf performeur-euses sont les organes vitaux : c'est leur énergie explosive qui la fait respirer, jouir, exulter et bouillonner, sur un plateau presque nu. Une manière, à travers l'hybridation, d'acter une autre façon d'être au monde, débarrassée des démarcations archaïques héritées de la colonisation, et de l'essentialisation des cultures.

Distribution

Direction artistique : Amala Dianor

Chorégraphie : Amala Dianor, Alioune Diagne, Naomi Fall, Ladj Koné

Interprètes : (Burkina Faso) Daniel Gombila Koala aka Tchapat, Rama Koné, Abdoul Kader Simporé aka Dainss, (Sénégal) Jules Romain Djihounouck, Alicia Seybiya Gomis, Roger Sarr, (Mali) Salif Coulibaly aka Zongo, Adama Mariko, Adiaara Traoré

Musique : Awir Léon

Lumières, régie générale : Nicolas Tallec

Régie son : Ugo Raimbault

Régie lumière : Agathe Geffroy

Costumes : Laurence Chalou

Production et diffusion : Lucie Jeannenot, Mélanie Roger

Mentions

Production : Kaplan / Cie Amala Dianor

Partenaires : Association Diagn'art dirigée, par Alioune Diagne ; De Ceux Qui, dirigé par Naomi Fall ; Ciel K, dirigé par Ladj Koné

Coproduction : Théâtre de Suresnes-Jean Vilar ; Atelier de Paris / CDCN ; POLE-SUD, CDCN Strasbourg ; Institut français de Dakar, Sénégal ; CCN de Rennes et de Bretagne ; Centre de la danse Pierre Doussaint Grand Paris Seine et Oise

Soutien Europe Créative : *Siguifin* a été sélectionné par Big Pulse Dance Alliance et coproduit par Dublin Dance Festival (Irlande), New Baltic Dance (Lituanie), Julidans (Pays-Bas), Tanz im August /HAU Hebbel am Ufer (Allemagne), Dance Umbrella (GB), CODA Oslo International Dance Festival (Norvège) and ONE Dance Week (Bulgarie)

Avec le soutien de : L'État-DRAC Pays de la Loire ; Le dispositif Voisinages de la Région Pays de la Loire ; l'Institut Français ; l'Office International de la Francophonie ; l'Office National de Diffusion Artistique.

Résidences : CDC la Termitière, Ouagadougou, Burkina Faso ; Institut Français de Bamako et Blomba, Bamako, Mali ; Le Château, Saint-Louis, Sénégal ; Cndc-Angers

voisinages
Spectacles vivants
Pays de la Loire



Biographie des artistes

Amala Dianor

Après un parcours de danseur hip hop, Amala Dianor intègre l'école du Cndc en 2002. Il travaille ensuite pendant dix ans comme interprète pour des chorégraphes de renom aux univers très différents. En 2012, il crée sa compagnie et son écriture est immédiatement identifiée : glissant d'une technique à l'autre avec virtuosité, il hybride les formes et déploie une poésie de l'altérité. Depuis la création de son solo *Man Rec* en 2014, il travaille avec la complicité du compositeur électro-soul Awir Léon qui crée les musiques originales de ses spectacles. Parmi la quinzaine de pièces figurant au répertoire de sa compagnie, il interprète notamment son solo *Man Rec* (2014), le duo *Extension* (2014) avec la star du break BBoy Junior ou le trio *Quelque-part au Milieu de l'infini* (2016). En 2019, il signe une grande forme pour neuf danseur-euses auxquelles il transmet sa gestuelle, intitulée *The Falling Stardust*. En 2021, à la recherche de nouveaux publics connectés, il s'associe au plasticien Grégoire Korganow et invente une série de courts-métrages de création intitulée CinéDanse, dont le premier opus *Nioun Rec* est diffusé dans le cadre du festival *Conversations 2022* dans le forum du Quai. La même année, il crée le trio *Point Zéro* où il danse et convoque l'énergie de la street dance. Il s'engage parallèlement pour la formation de danseur-euses pré-professionnel-les en France puis en Afrique de l'Ouest avec le projet *Siguifin*, création collective pour 9 danseur-euses avec les chorégraphes Ladji Koné, Alioune Diagne et Naomi Fall. Pour 2023 et 2024, Amala Dianor prépare une grande forme avec musique live et un solo, créés avec la complicité de Grégoire Korganow.

Naomi Fall

Danseuse et chorégraphe, Naomi Fall est une exploratrice du mouvement et du rapport aux publics dans la création contemporaine. Entre ses origines plurielles et ses différents voyages, Naomi Fall travaille particulièrement autour des questions de société et des individus qui la constituent, la construisent ou la subissent, en questionnant les stéréotypes qui schématiseraient nos rapports humains. Suite à plusieurs formations en danses traditionnelles au Sénégal, au Ghana et au Mali et après l'obtention de son Bachelor of Arts à New York en 2009, Naomi Fall s'installe à Bamako. Son travail au Mali en immersion totale la confronte aux réalités complexes du travail de création hors des chemins admis de coopération artistique internationale. Elle y développe plusieurs projets de danse avec des artistes africain-es, européen-nes ou américain-es. Elle fonde notamment la Compagnie GnagamiX qu'elle codirige avec Mohamed Coulibaly de 2011 à 2015. Elle fonde la compagnie De Ceux Qui en 2016 et porte avec elle ses différents projets en Afrique et en Europe. Cette même année, elle lance le Fari Foni Waati, laboratoire de création et festival de danse à Bamako dont elle assure la direction jusqu'à présent.

Alioune Diagne

Alioune Diagne est un chorégraphe et danseur de Saint-Louis au Sénégal. D'abord autodidacte, il a connu un grand succès avec le trio *Banlieue* en 2012. Ce spectacle pour trois danseur-euses, relatant le quotidien des banlieues sénégalaises, a fait une tournée continentale dans plus de 20 pays d'Afrique et d'Europe. Son dernier spectacle *Siki* est un solo, inspiré de la vie du premier champion du monde de boxe noir, Battling Siki. Depuis trois ans Alioune développe aussi des conférences dansées au Maroc, à Paris et à Genève avec le professeur Jean-François Bayart. Alioune Diagne est directeur artistique du centre culturel Le Château et de l'association Diagn'Art avec lesquels il organise le festival international Duo Solo Danse de Saint-Louis. Alioune est convaincu que l'art et la culture sont les forces motrices du développement, de l'expression, du débat et de l'éducation.

Ladji Koné

Ladji débute la danse en autodidacte dans son quartier de Ouagadougou au Burkina Faso. En 2003, la découverte de la culture hip-hop canalise son énergie exubérante et la breakdance devient son laboratoire de recherche. Après des formations en théâtre et en musicalité, il s'ouvre à la danse contemporaine. Ladji passe par les lieux comme le CDCN l'Échangeur Hauts-de-France, l'École des Sables, le CDC la Termitière, le Pavillon Noir-Ballet Preljocaj... Aujourd'hui, il poursuit sa recherche artistique au croisement de plusieurs langages : les danses traditionnelles et contemporaines, le hip-hop et le théâtre. Dans la compagnie Ciel K, il a fusionné son univers avec l'artiste visuelle Michaela Solnická Volná. Les créations de la compagnie cultivent des actions provenant de la danse et du design, et allant à la rencontre d'autres disciplines artistiques. Cette approche ouverte, sans préjugés, entretient un dynamisme et un questionnement perpétuel qui amène Ladji à travailler avec des artistes comme Amala Dianor, Mie Coquempot, Roger Nydegger, Erwann Bouvier... Ses collaborations ne veulent pas connaître les frontières ou les limites de styles.

Entretien avec Amala Dianor

Pouvez-vous nous raconter la genèse de ce projet atypique ?

Ce projet est né de l'envie de poursuivre une collaboration. Mon ami Souleyman Ladjé Koné est très actif au Burkina Faso en tant que danseur et chorégraphe. À Ouagadougou il a monté une association, sa compagnie de danse, il accompagne beaucoup de jeunes danseur-euses pour qu'ils puissent rencontrer des chorégraphes, se former... Je l'avais invité en tant que danseur dans ma pièce *Quelque part au milieu de l'infini*, et après ce projet qui tourne depuis 2016 nous nous sommes demandés ce que l'on pouvait faire ensuite ensemble. Je l'ai questionné sur ce qui l'inspirait et il m'a répondu « J'aimerais bien que l'on puisse montrer la créativité et la jeunesse chorégraphique africaine. » Souvent invité à voyager en Europe, Ladjé s'est rendu compte que ce sont les mêmes chorégraphes africain-es qui sont invité-es dans tous les festivals. C'est dommage car il y a vraiment un vivier artistique en Afrique que les gens ne voient pas, ne connaissent pas. J'ai trouvé l'idée intéressante et nous avons commencé à imaginer un projet qui mettrait en lumière de jeunes chorégraphes méconnu-es mais aussi des danseur-euses qui n'ont pas eu l'opportunité d'accéder à des formations comme celle de l'École des sables au Sénégal ou celle du CDC de La Termitière à Ouagadougou, pour leur donner une autre chance de découvrir ce qu'est le métier de danseur-euse interprète.

Comment le projet s'est-il mis en place à partir de ce constat ?

Il y a quelques années j'ai mené un projet dans la région des Pays de la Loire qui s'appelait *Clin d'oeil du temps*. J'avais invité trois chorégraphes à accompagner une vingtaine de jeunes à la découverte du métier de danseur-euse professionnel-le, à travers une création que l'on co-signait avec Pierre Bolo et Mickaël Le Mer. Nous avons fait des auditions dans plusieurs villes et nous avons travaillé pendant un an et demi avec vingt danseur-euses pour créer *Overflow* qui a tourné ensuite pendant presque deux ans. Ce fut un grand succès, notamment parce que ces danseur-euses sont ensuite devenu-es professionnel-les. Je trouvais donc judicieux de partir de ce modèle, que j'ai élargi à trois pays, naturellement le Burkina Faso puisque Ladjé en est originaire, le Sénégal où je suis né et le Mali car il s'avère qu'il n'y a pas du tout de formation en danse là-bas.

Comment les collaborateur-ices ont été choisi-es, dans ces trois pays ?

Au Sénégal, Ladjé m'a proposé de travailler avec Alioune Diagne, qui est de Saint Louis et que je connais très bien, puis avec Naomi Fall, au Mali. L'idée était de travailler avec trois chorégraphes très actif-ves sur leurs territoires. Alioune Diagne a créé un espace culturel à Saint Louis, Le Centre Chorégraphique Le château qui est un lieu très vivant, les artistes sont

invité-es à investir le lieu en y développant des activités qui vont de la danse au web-design. Au Mali, Naomi Fall a créé un festival qui s'appelle Farifoni Waati, avec très peu de moyens aussi, et elle invite pendant trois semaines des chorégraphes d'Afrique à venir rencontrer des danseur-euses maliennes. C'est une belle dynamique en regard de l'absence criante de formation. Ladjé Koné a quant à lui co-créé et dirige le collectif de danseur-euses hip-hop JUMP. Il accompagne de jeunes breakers dans leur ouverture à la danse contemporaine. Récemment il a ouvert un lieu dans un bâtiment qu'il a construit avec sa compagne et qui va devenir un centre culturel, avec un potager. Tous les deux sont très impliqués sur le territoire.

Et pour les danseur-euses ?

J'ai proposé aux trois chorégraphes de sélectionner chacun-e trois danseur-euses qu'ils aimeraient accompagner dans leur parcours professionnel. Nous avons donc une équipe artistique composée de neuf interprètes et chaque chorégraphe a travaillé avec les danseur-euses pendant trois semaines, dans chaque pays. J'ai rejoint chaque équipe pendant une semaine pour voir l'évolution du projet et conseiller chaque chorégraphe sur sa proposition artistique. Puis je les ai ensuite retrouvés une semaine tous ensemble au Sénégal à Dakar pour finaliser la pièce.

Comment votre écriture chorégraphique vient dialoguer avec celles des autres chorégraphes ?

Et comment se passe la transmission aux neuf danseur-euses ?

L'un des enjeux était effectivement de réussir à ajouter un peu ma « patte » tout en travaillant avec une équipe artistique également décisionnaire. Les chorégraphes m'ont laissé carte blanche pour manier et remanier ce qu'ils avaient fait, et je tenais absolument à rester fidèle à leur travail. Mon rôle a été plutôt d'élaguer, de trouver une forme de fluidité, d'affiner des transitions, etc. J'ai beaucoup travaillé sur le rythme pour arriver à une forme qui m'est proche. À chaque remaniement je restais vigilant à ce que l'on aille dans la bonne direction, dans le respect de ce que chaque chorégraphe avait déjà réalisé avec les danseur-euses. Je demandais souvent « Est-ce que ça te va si je fais ça ? ».

Est-ce que les neufs interprètes de *Siguifin* viennent plutôt du hip-hop, du contemporain ou bien ils assument une pluralité de pratiques ?

Dans le groupe de danseur-euses burkinabés réuni par Ladjé, il y a deux danseur-euses hip-hop qui viennent des battles, ce sont des street-dancers très ouverts, leurs corps sont assez maniables, réceptifs et on peut les emmener ailleurs. Les danseur-euses sénégalais-es pratiquaient déjà plusieurs disciplines, ils peuvent jongler du hip-hop à la danse traditionnelle puis à la danse contemporaine... Puis les danseur-euses maliennes viennent plutôt de la danse traditionnelle.

Propos recueillis par Marie Pons
Maculture.fr